

TRAN-NHUT

*Le Temple
de la Grue Écarlate*

Une enquête du mandarin Tân



*Éditions
Philippe Picquier*

I

— Par les démons accroupis là-bas sur les montagnes, je jurerais avoir avalé des couleuvres qui font des nœuds dans mon ventre ! s'écria le mandarin Tân en desserrant la ceinture de sa robe.

Il se pencha vivement par-dessus le petit bateau en prévision d'une remontée inopinée du récent festin.

Les oiseaux du paradis farcis de la vieille Madame Liu devaient voler autant qu'un taureau obèse, se dit Minh le porteur de palanquin, alors qu'il essayait par de petits sauts agiles de compenser le poids du mandarin. La frêle barque tangua, mais ne coula pas. Encore une bouchée de crabe parfumé pour le Maître gourmand, et c'étaient les poissons mangeurs d'homme qui se mettaient à table ce soir ! Pourvu qu'il ne casse pas le fond de cette pauvre embarcation avant qu'on n'arrive sur l'autre berge du lac...

Minh s'essuya le front d'un revers de main, et cracha dans l'eau.

Transporter ce géant en palanquin est une partie de plaisir comparé à ce supplice, pensa-t-il. Les marins pêchant la baleine ont la vie plus belle que nous : au moins leur cargaison ne gigote pas comme le Maître.

Tout haut il répondit :

— En tout cas, sur le moment vous aviez l'air de les apprécier, ces oiseaux, Maître. Madame Liu sait recevoir. Même aux cuisines, on nous a servi les champignons d'automne avec le reste des araignées de mer.

Le mandarin se retourna, l'œil brillant :

— Dis-moi, Minh, t'aurait-elle présenté quelque accorte servante en prime ?

Comme celui-ci faisait mine de fixer la ligne sombre de l'eau, il poursuivit :

— Cela ne fait jamais que le quatrième banquet auquel j'ai été invité depuis mon arrivée à Quang Long. On dirait que tout le monde ici a une fille à marier, une cousine à présenter. Eh, je ne peux pas tous les satisfaire, moi !

Le mandarin Tân s'adossa sur les coussins en soie. A la lumière de la lune, les dragons filigranés de sa tunique exécutaient une danse argentée le long de son torse musclé. Des ombres venaient sculpter le dessin volontaire de sa mâchoire. La nuit de festivités avait tempéré son regard aigu, et il commençait à apprécier cette traversée nocturne.

— La soirée est fort belle, ma parole. Traverser un lac de nuit, sous un ciel piqueté d'étoiles, sur une petite jonque qui glisse sans effort, comme poussée par le souffle des montagnes, voilà un moment à immortaliser par un poème.

Il allongea ses jambes et laissa traîner un doigt dans l'eau, engendrant des vaguelettes brillantes qui prolongeaient la coque. Le regard errant sur la ligne lointaine des monts déchiquetés, il sentit une douce torpeur l'envahir.

*Les génies de la Lune
Laissent des pas de phosphore
Quand ils courent sur l'onde.*

Minh vit le mandarin dodeliner de la tête et sut que son travail serait moins rude. Il cessa ses sautilllements à l'arrière de la jonque, regarda son comparse Xuân d'un air entendu. Celui-ci soupira de façon audible et montra ses genoux pointus qui commençaient à trembler.

— Je sais, frère, un peu plus de ce régime de danseur exotique, et c'était la mort assurée des jarrets, fit Minh tout bas. Dire qu'il faudra manier du palanquin après cette abominable traversée pour que le Maître retrouve sa couche avant le chant du coq. Ces sorties mondaines sont des cadeaux perfides. Mon dos crie au meurtre, et mes pieds demandent grâce.

Xuân lui coula un regard railleur.

— Tiens, tu tenais un autre langage, tout à l'heure, à la petite servante de Madame Liu. Qu'est-ce que tu disais déjà ? Voyons... Ah oui : « Nous sommes au service du mandarin impérial, et nos missions sont des plus passionnantes. Levés à l'aurore, nous sommes entraînés à couvrir des lieues au pas de course. Le palanquin est aussi léger qu'une plume de paon sur nos épaules, car nous nous formons avec les meilleurs lutteurs de Mandchourie. Les places aux côtés du Maître sont chères et seuls les étalons musclés et bien pourvus... »

Minh l'interrompit d'un geste impatient.

— Allez, ça suffit, vieux radoteur, tout le monde sait que tu n'avais d'yeux que pour la grosse cuisinière qui avait l'air d'apprécier les petits hommes en forme de crevette. On aurait dit un gamin retors amoureux de sa nourrice.

— Eh, moi au moins, j'avais une nourrice. Aucune femme sensée ne devait vouloir à son sein d'un lardon aussi vicieux que toi.

Minh leva un poing vengeur, et se renfrogna.

Quelle plaie, ce Xuân ! pensa-t-il. J'aurais pu hériter d'un autre coéquipier moins rabat-joie que lui. Mais, bon, c'est vrai qu'il ne me fait pas concurrence quand on se retrouve aux cuisines avec les petites servantes. La jeune Rose d'Hiver n'a pas hésité une seconde. Quel beau brin de fille, tout de même, avec ses cheveux couleur ailes de papillon et ses yeux pleins d'audace ! Elle m'a frôlé la main en me tendant un verre d'alcool, et je jurerais que ce n'était pas par hasard. D'un autre côté, Lys Sauvage n'était pas si repoussante non plus. Elle a des formes pour elle, et c'est une chose assez rare chez les femmes d'ici. Bien développée, je dirais. Epanouie, même. Quant à la Mère Hortensia, je la laisse volontiers à ce sac d'os de Xuân. Ne laissons pas les femmes sur le retour nuire à notre belle amitié virile.

*Les montagnes rêvent tout haut
Et me racontent des histoires
Pleines d'ombre.*

Le mandarin remua doucement, les yeux à demi ouverts sur l'obscurité. Quel voyage léthargique, qui n'en finissait pas ! Les étoiles avaient bougé dans le firmament, et pourtant le rivage était encore loin. Ce silence après le brouhaha et les airs de luth de la réception devenait irréel. Madame Liu, sa fille et les autres convives dans des couleurs chatoyantes éclairées par des lanternes huilées, le bruissement incessant des étoffes quand les danseuses se déplaçaient sur la scène illuminée, tout cela lui paraissait si éloigné, un songe fantastique et désincarné, alors qu'il était là à flotter sur une jonque avec deux porteurs. Il avait la vague impression que le vent s'était levé, et le rythme de la traversée était devenu plus haché.

Mais le mandarin fut soudain tiré de ses rêveries par un juron de Minh.

— Que les démons arrachent les boyaux du brigand qui nous a loué cette barque ! Elle est indigne de transporter un mandarin impérial et son équipage ! Une légère surcharge, et nous voilà à la limite de la noyade. Surtout que le vent commence à souffler comme un souillard qui ronfle...

Il jeta un œil exaspéré à son compagnon Xuân qui s'efforçait de maîtriser la voile élimée de la petite jonque. Elle claquait au vent telle une harde de mendicante et menaçait de se déchirer par le milieu à chaque rafale.

— Dis donc Xuân, tu peux faire mieux que ça ! Je t'ai déjà vu manier plus adroitement les robes de ta belle. Elles ne finissaient pas en lambeaux quand tu avais terminé ton œuvre !

Minh remarqua avec inquiétude que les lumières de la demeure de Madame Liu étaient à présent invisibles, happées par l'obscurité des collines. Les pics lointains de la montagne se dressaient au-dessus d'une nappe de nuages qui déferlaient sur le lac. L'eau lui paraissait soudaine plus noire et plus froide, et il se sentit très seul au milieu de l'étendue liquide avec ce mandarin remuant et son comparse maladroit.

— Alors, Minh, on dirait que tu t'essouffles, fit le mandarin Tân, pivotant sur son siège d'un mouvement brusque qui faillit renverser le porteur Xuân. Faut-il toujours te répéter qu'il est mauvais de laisser libre cours à son appétit pendant ces festins exagérément luxueux ? A force de se laisser tenter par les douceurs, on finit par faire du gras. Les muscles en pâttissent, et on devient incapable de manier une misérable barque quasiment vide.

Un coup de vent violent défit le chignon du mandarin, et les cheveux de jais fouettèrent les épaules carrées. Ramenant à lui les pans de sa tunique, le magistrat s'étonna :

— Cela fait longtemps que nous avons laissé Madame Liu et sa fille nubile, et nous sommes encore en train de voguer sur ce lac, comme des grenouilles perdues sur une mer de nénuphars. J'espère que vous savez dans quelle direction nous devons nous diriger, porteurs impériaux.

Les éclairs commençaient à illuminer le sommet des montagnes, et la roche décharnée et violette semblait plus menaçante que jamais. La surface de l'eau se couvrait d'écailles liquides qui ondulaient sous le vent.

Soudain, Xuân se redressa et pointa un doigt excité vers le nord.

— Maître, voilà des lumières ! Sans doute des habitations ou d'autres bateaux qui pourraient nous guider vers la terre ferme.

D'un même mouvement, le mandarin et Minh se retournèrent. Au loin, de petits points lumineux se mouvaient telle une nuée de lucioles des marais. Se dispersant, puis se regroupant au-dessus de l'eau, ils paraissaient ballottés par les rafales. Des rires d'enfants, résonnant étrangement dans la tempête, parvinrent à leurs oreilles.

— On dirait des gamins aussi perdus que nous, Maître. Ils seront sortis sur le lac avec leurs lanternes, et maintenant ils cherchent la rive. Avec un peu de chance, ils ont emmené avec eux quelque adulte responsable au pied marin.

Minh mit cap sur les lumignons dansants. Les petites flammes clignotaient, puis s'éloignaient, pour finalement revenir vers eux.

— Il y a au moins une dizaine de barques, fit le mandarin Tân en plissant les yeux. Ils ont l'air de s'amuser en ce moment, mais je ne donne pas cher de leur petit derrière quand leurs parents apprendront où ils se sont aventurés une nuit de tempête. Approche-toi, Minh, que je les voie mieux.

Le mandarin se campa sur l'avant du bateau et scruta la nuit. En fait, il y avait des barques, mais aussi des planches en bois, sur lesquelles il distinguait une silhouette qui se servait de ses bras comme rames.

— Ce sont sans doute des enfants allant à la pêche aux crabes, fit Xuân. Je connais cette pratique, assez efficace, par ailleurs.

Les rires s'étaient faits plus timides, et quand ils arrivèrent à la première embarcation, ils ne virent que des petites ombres immobiles qui leur tournaient le dos. Chaque forme tenait une bougie écarlate dont Xuân avait vu la flamme de loin. A la lumière rougeoyante, le mandarin pouvait distinguer des nattes d'enfants et des vestes d'écoliers.

Se redressant de toute sa taille de géant, le mandarin tonitrua :

— Est-ce une heure pour s'amuser sur le lac ? Vous ne voyez pas que l'orage approche et que la terre est loin ? Comment se fait-il que vous soyez à ce point imprévoyants ? Si vous vous noyez à cause de votre bêtise, pensez à l'humiliation de vos parents d'avoir élevé des enfants aussi peu réfléchis.

Comme rien ne bougea dans les barques, Minh s'impatienta :

— Sachez que devant un adulte on croise ses bras et on s'incline, bande de bons à rien !

Lentement une forme se retourna, et la lueur couleur de sang de sa bougie éclaira ses traits d'en

dessous. Le menton grotesquement aigu prolongeait une bouche qui se tordait en un sourire sans dents. La gencive humide brillait, glabre et translucide. Une langue enflée s'agitait avec des bruits de rire qu'on étouffe.

Une autre forme pivota lentement, exhibant un front monstrueusement déformé, telle une calebasse mangée de vers. Elle regarda les hommes d'un œil opaque et d'un autre œil qui semblait cousu, et éclata de rire. D'un commun accord, toutes les ombres firent face, et montrèrent des visages de cauchemar, où se mêlaient des nez excentrés, des narines velues comme des araignées, des pommettes remontées jusqu'aux tempes. C'étaient des figures de cire à moitié fondues, des peaux tirées comme une vessie de porc, des doigts soudés et sans ongles. La lumière dévoilait des corps auxquels il manquait un bras ou une jambe, des troncs où fleurissaient, telles des branches malades, des moignons à moitié formés. Les petites ombres flottant sur les planches tournèrent vers le mandarin des visages envahis de taches de vin qui leur faisaient des masques pourpres en étoile.

Les yeux écarquillés d'horreur, Minh se rejeta en arrière. Il heurta de plein fouet son comparse Xuân qui dansa sur un pied, déséquilibré. Celui-ci s'accrocha de justesse à la voile qui lui resta entre les mains. Le mandarin Tân sentit soudain son festin nocturne resurgir de façon impérieuse, et se précipita vers le flanc gauche de l'embarcation. Se penchant vivement, il n'eut que le temps de voir Xuân tomber dans le lac avec un grand cri. Il s'enfonça un instant sous la surface, mais reparut en recrachant l'eau par la bouche et les narines. Avec la force du désespoir, il parvint à s'accrocher à la coque et à se hisser sur le bateau.

Mais la vague qui surgit avait renversé une planche sur laquelle était accroupi l'un des enfants, et sans un bruit, celui-ci coula à pic. Le mandarin Tân tendit vainement une main, trouva un instant des doigts visqueux qui lui échappèrent, et s'apprêtait à plonger quand tous les lumignons s'éteignirent, soufflés par le vent qui faisait rage.

Dans l'obscurité la plus totale, il s'entendit hurler :
— Minh, Xuân, allumez les lanternes !

Mais poussée par la bourrasque, la jonque fila sur l'eau noire et glaciale.

II

— Que le Maître veuille bien se retenir de bouger pendant que je lui peigne les cheveux, supplia la servante Carmin. Elle se baissa pour ramasser le peigne en écaille de tortue tout en retenant d'une main la chevelure lourde et indisciplinée du magistrat.

Le mandarin Tân tourna brusquement la tête et dit :

— Mais certainement.

S'adressant à l'homme qui se tenait devant la fenêtre ouverte sur le jardin, il continua :

— Tu te rends compte de tout ce temps perdu à se préparer pour les banquets et autres cérémonies officielles ? Depuis que je suis arrivé ici, je suis la proie de tous les coiffeurs, auricules et tailleurs de cette ville. La vie d'un mandarin en poste s'accompagne de plus d'obligations que je ne l'avais prévu, Dinh.

Dinh regarda d'un air ironique son ami à qui Carmin essayait de faire un chignon décent. La coiffe officielle, ailes noires déployées comme un aigle d'ébène, attendait sur la table en bois de rose depuis le matin, mais le magistrat remuant ne facilitait pas la tâche de la servante. Dinh s'accouda à la fenêtre et huma l'air lavé par l'orage nocturne. La pluie avait

avivé les odeurs des plantes du jardin, et il sentit la fraîcheur du jasmin mêlée au parfum d'orangers. Son regard se posa, apaisé, sur les cours où s'alignaient d'énormes pots de terre plantés d'arbres aux branches torturées. Il admira un instant les toits en tuiles rouges des bâtiments du palais, dont les arêtes faîtières étaient toutes sculptées de dragons aux naseaux relevés. Par-delà l'enceinte de la demeure, s'élevaient les bruits familiers de la vie de la petite ville : le brouhaha confus du marché, les grincements de charrettes qui passaient sur la route poussiéreuse. Dinh se pencha. Le soleil déjà haut creusait l'ombre de ses pommettes saillantes d'homme du Nord. Plus mince et presque aussi grand que le mandarin, il possédait des traits acérés qu'un regard perçant refusait d'atténuer.

En réponse aux lamentations du mandarin, il dit enfin :

— Alors, il ne fallait pas réussir de manière si brillante ses examens de mandarinat ; n'importe quel idiot aurait pu te le dire, Mandarin Tân. Te voilà au début de ton ascension dans le monde, et ce n'est pas le moment de faire la fine bouche.

Les deux amis s'étaient rencontrés aux concours triennaux par lesquels l'Empereur choisissait les administrateurs du royaume. De cette suite d'épreuves littéraires réputées très ardues, le jeune étudiant Tân, fils de paysan, était sorti avec un rang des plus honorables. Sa première affectation, dans une ville que d'autres auraient jugée provinciale, comblait pourtant le jeune homme devenu mandarin Tân. Certes, la Province de Haute Lumière était parmi les plus modestes, située aux confins du royaume. Faute de moyens, le jeune fonctionnaire cumulait donc les charges de gouverneur, de chef de service administratif, et de chef de

service judiciaire. On avait mis à sa disposition ce palais, où les cours claires succédaient aux salles spacieuses. Cet enfant des campagnes était habitué à une vie rude et simple ; il se trouva brusquement à la tête d'une maisonnée où on comptait un domestique pour chaque tâche.

Dinh, son aîné de quelques années, avait eu moins de chance : il s'était vu proposer un poste subalterne dans les Archives royales. Mais le jeune mandarin avait besoin d'un inspecteur de l'enseignement, et Dinh avait aussitôt postulé afin de suivre son ami.

Comme Carmin était sortie à la recherche d'onguents et d'huile parfumée, Dinh poursuivit, moqueur :

— Et depuis quand te plains-tu quand une femme tient tes noirs cheveux entre ses doigts experts ?

— Cette remarque est indigne, même venant d'un être aux goûts aussi discutables que toi, et par pure bonté, je ne la relèverai pas. Il n'empêche que ces soirées s'enchaînent comme des perles sur un collier de bonze. Avant-hier, Monsieur Rieu, le marchand d'alcool, a essayé de savoir, moyennant un banquet richissime, si les mesures fiscales pouvaient être allégées cette année. Hier, c'était Madame Liu qui, sous prétexte d'un dîner de bienvenue, tentait de me vanter les mérites de sa fille, qui n'avait que quinze ans.

— Et le cœur mandarin a-t-il été captivé par la beauté de la jeune fille ?

Le magistrat haussa les épaules.

— Il faut plus qu'un canard laqué pour prendre au piège un mandarin novice. Et d'ailleurs, je ne suis pas venu ici pour choisir femme, mais pour représenter notre Empereur, qu'on ne l'oublie pas. Ce que tous ces braves gens ignorent, c'est qu'il m'est interdit de me marier dans ma juridiction.

— En effet, Mandarin Tân, répliqua Dinh, l'Empereur craint les alliances personnelles entre ses émissaires et leurs administrés. Comment résister à une belle-famille qui quémande des faveurs ? L'impartialité des hauts fonctionnaires ne vaut pas cher sur la couche nuptiale. En revanche, quand on t'affectera dans une nouvelle province, les demoiselles d'ici feront pour toi des épouses de choix. Ceci explique les attentions que leurs parents déploient pour te les présenter.

— Par mon père ! jura le mandarin Tân. C'est un calcul abominable !

Il voulut se lever, mais la chambre soudain se mit à tanguer. Les alcools de la veille ne s'étaient pas encore dissipés, et il se rassit péniblement sur le canapé peint de dragons d'or. Pour retrouver son équilibre, il fixa le paravent sculpté de nuages et de montagnes. Un instant, les nuages donnèrent l'impression de s'enrouler autour des pics comme des volutes de brume.

— En tout cas, le représentant impérial ne se refuse pas les douceurs alcoolisées pendant les banquets auxquels on le traîne, force est de le constater, fit Dinh sans pitié. La ville n'avait pas de mandarin en état de fonctionner avant que le soleil n'atteigne le zénith aujourd'hui, et encore est-il toujours échevelé et faible sur les jambes. Par ailleurs, tes porteurs ont également l'air de morts-vivants, car j'ai aperçu Minh qui errait ce matin avec une mine terreuse, comme s'il avait passé une nuit effroyable dans les bras de sucubes sans tête. Aurait-il, lui aussi, profité du festin de Madame Liu d'une manière déraisonnable ?

Le mandarin Tân se renversa dans son fauteuil et fit semblant de se reposer, les yeux fermés. La soirée

précédente lui semblait si éloignée, alors qu'il était assis là, avec un mal de crâne, en attendant qu'on le coiffe pour son premier conseil communal le soir même.

Chez Madame Liu, on avait allumé les petites lanternes qui couraient sur le tamarinier central. Elles égayeraient la cour de leurs feux multicolores pendant toute la durée du festin.

— Des flammes jaillissantes et toujours renouvelées pour une jeunesse qui s'éveille, avait dit la vieille Madame Liu, en regardant un instant sa fille, qui baissa les yeux qu'elle avait un peu trop rapprochés. Mon Maître a sans doute remarqué comment le grand arbre plein de sève est agréablement mis en valeur par des guirlandes de lumière qui l'enlacent et l'étreignent. Elles attirent le regard sur lui et font jaillir des ombres immenses qui l'agrandissent de façon flatteuse.

Elle avait appuyé son discours d'un sourire, dévoilant ses dents noires et laquées de dame du monde. Le mandarin avait feint de s'intéresser à la soupe aux perles qui arrivait sur un plateau nacré.

La vieille dame ne s'était pas laissé démonter. Secouant les bracelets de jade pâle qui ceignaient ses poignets transparents comme du papier de riz, elle avait poursuivi :

— Vous n'êtes pas sans savoir, Maître, que ma fille Lumière d'Automne vient de fêter ses quinze ans, et que les notables se battent tels des chiffonniers dans l'espoir de lui présenter leur fils. Monsieur Hoa, l'orfèvre, affiche des prétentions immodérées pour son rejeton, mais, enfin, que sont les fils de négociants comparés à un mandarin impérial, je vous le demande ? Ces gens-là n'ont pas de souche, vous le

savez bien : on aurait du mal à remonter plus de deux générations, et encore vaut-il mieux ignorer leurs racines quand on les trouve. Vous, en revanche, vous êtes mandarin de la Cité Impériale, et votre valeur est indiscutable. Mon général de mari aurait été fier d'une alliance de si haute volée, soyez-en certain.

Le mandarin valeureux avait souri en tendant le bras vers une carpe rouge et or qui baignait dans une soupe d'algues. La veuve n'avait pas lâché prise pour autant.

— Vous avez déjà eu l'occasion de rencontrer la petite Feuille Blanche, la fille de Madame Phan, et sans doute vous l'a-t-elle présentée comme une merveille, Maître. Mais ne vous y trompez pas : il se susurre dans les milieux informés qu'elle serait peut-être incapable de porter des enfants, à cause d'une tante qui s'était révélée stérile, et ce malgré des essais poussés et héroïques de son pauvre mari. Et une femme qui ne peut assurer la descendance de son époux provient décidément d'une mauvaise souche.

Tapotant la main dodue de Lumière d'Automne, elle s'était rengorgée :

— Voilà une jeune fille féconde, sans le moindre doute. Notre lignée a toujours été perpétuée sans exception et sans défaut, je peux vous l'assurer. Une vieille femme comme moi peut imaginer que votre virilité se traduira inévitablement en une descendance masculine de la plus belle trempe.

Le mandarin Tân ne se souvenait plus comment il avait réussi à ne pas demander la jeune fille en mariage sur place et sans délai, mais cela devait être au prix de quelques exactions alimentaires qu'il était en train de payer ce matin.

Le retour, il s'en souvenait vaguement comme d'un cauchemar. Une tempête et des lumières rouges

sur une eau démontée. Et aussi des figures d'enfants...

— Mais tu n'as pas fini de coiffer notre Maître à l'heure qu'il est ? Tu mets trois fois moins de temps pour étaler à la truelle tes fards et onguents sur ton visage le matin !

L'intendant Hoang venait de faire irruption dans la pièce où Carmin, munie d'un pot de crème, se battait avec les cheveux mandarinaux. Les poings sur les hanches, il regardait sa femme, manifestement indigné. Celle-ci lui retourna une moue courroucée.

— Que le Maître veuille bien pardonner l'inefficacité de sa pauvre servante ! Elle n'a pas souvent l'occasion de coiffer un magistrat, et je pense que ses mains en tremblent, fit-il en s'inclinant exagérément.

Le mandarin Tân se redressa et fit un geste bénin de la main.

— C'est sans importance, j'ai mon temps. Le conseil communal n'aura lieu que ce soir, et d'ailleurs, j'attends toujours le tailleur dont vous m'avez vanté les mérites l'autre jour.

L'intendant caressa son bouc d'un air ennuyé, et les plis se creusèrent dans son visage fripé d'homme mûr.

— Hum, c'est que Monsieur Tau a pris un peu de retard, car il souhaitait parfaire toutes ses finitions pour un personnage aussi auguste que vous. Ce n'est pas tous les jours qu'il habille un magistrat de la cour, et il s'applique assurément plus qu'à l'ordinaire.

Carmin secoua la tête, faisant voler ses boucles, et rétorqua :

— Tu veux dire qu'il est en retard parce qu'il a passé la soirée en ta compagnie, à boire du vin mandchou jusqu'aux aurores, et qu'il n'arrivait plus

à enfiler le fil dans le chas de l'aiguille ce matin. Ou peut-être a-t-il coupé les manches trop court dans un moment d'ivresse, et est-il obligé de racheter de la soie en catastrophe.

— Va vite chercher du thé blanc pour notre Maître, dit l'intendant Hoang en poussant sa femme précipitamment vers la porte. Il doit avoir la tête qui lui fait mal, depuis que tu t'acharnes sur ses cheveux.

D'une démarche ondulante, Carmin sortit après avoir lancé un regard triomphant vers son mari.

— Votre femme a la langue véloce, fit Dinh avec un sourire. Rapportez-nous du gingembre confit pour accompagner le thé du mandarin, car comme dit Confucius, le gingembre dissipe les impuretés et lave l'esprit.

— Et des beignets de fleurs de magnolia, pendant que vous y êtes, ajouta le mandarin Tân qui commençait à émerger de son mal de crâne.

III

— Maître, en tombant, le démon rouge a failli fracasser la tête de l'insignifiant mollusque que je suis, et les griffes crochues du dragon qui monte la garde auraient bien pu m'ôter la vue, fit le maître d'école Ba. Il inclina le buste par respect devant le mandarin Tân. Derrière la salle de prières, j'ai évité de justesse les serpents de pierre qui ont dévalé le toit. On aurait juré une horde d'esprits malfaisants décidés à réduire en pulpe mon corps, déjà vil et répugnant.

Le citoyen qui présentait cette requête devant le conseil communal paraissait encore tout transi. Maître Ba hocha sa tête qui commençait à se dégarnir, et produisit un claquement de langue sonore pour ponctuer son propos.

Le mandarin Tân présidait ce soir son premier conseil communal ; son siège en bois lourdement ouvragé avait été installé sur une estrade, d'où il dominait ses administrés. Les torches des veilleurs postés aux coins de la pièce flattaient les moirures de la robe verte mandarinale. Ses épaules larges très droites, ses pieds immenses écartés avec assurance, il semblait une divinité un peu sévère prête à rendre justice. Un courant d'air traversa la vaste salle, s'enroula

autour des colonnes massives et fit frémir les flammes. Le visage du mandarin disparut dans l'ombre, alors que le maître d'école Ba reprenait, insistant :

— Hier, je suis arrivé à temps pour sauver un misérable paysan qui s'était fait happer par les marches vermoulues, comme si des génies néfastes l'avaient tiré par les chevilles.

Le mandarin Tân plissa les yeux, méfiant. Malheureux inconscient, ce maître d'école, pour mêler démons et goules aux affaires publiques des humains ! Fils des campagnes, le mandarin vénérait les âmes des morts comme les esprits de la nature, les génies des villes comme les dieux du foyer. Le nombre de ses protecteurs célestes s'augmentait aussi de divinités de son cru : déesses de la Réussite, de la Fortune ou de la Poésie. En les invoquant, collectivement pour n'en point oublier, il avait pu jusqu'alors conjurer la malchance. Mais il évitait de parler de ses rites personnels, car il ne s'avouait pas superstitieux.

Impassible, il soupesa du regard le plaignant assis à sa gauche qui affichait une mine humble. Ses épaules affaissées indiquaient une déférence obséquieuse, mais le mandarin Tân vit briller dans ses prunelles un éclair perfide. Par les sorcières en haillons qui hantent le banyan de la cour ! pensa le mandarin. L'impudent ! Il invoque les esprits malins pour couvrir une ruse !

Le magistrat dit sèchement :

— Nous ne sommes pas ici pour parler de fantômes, mais pour décider si le Temple de la Grue Ecarlate doit rester ouvert. Et ce, en nous appuyant sur des faits réels.

Cependant, le maître d'école, venu plaider en faveur de la fermeture du Temple de la Grue Ecarlate,

s'était trouvé un allié de poids en la personne du commandant Quôc. En tant que mandarin militaire, celui-ci occupait le deuxième poste de pouvoir de la province, et n'avait comme supérieur hiérarchique que le mandarin civil Tân lui-même. C'était par ailleurs un bel homme à la bouche un peu veule, qui n'avait cessé d'approuver le discours de son ami par de graves grognements. Lui se plaça sur un terrain plus concret :

— Je soutiens Monsieur Ba, car il n'est pas prudent de laisser ouvert le Temple de la Grue Ecarlate, Maître Tân. Le fidèle risque de passer de vie à trépas sous le poids d'une statue qui se détache de son socle, tellement les lieux sont délabrés.

— On reconnaît là votre esprit formé à la guerre, Commandant Quôc. Toujours pressé de brûler et d'abattre ce qui vous résiste.

L'entrepreneur Ngô, assis seul à droite du mandarin Tân, s'était contenté d'écouter les débats d'un air impénétrable, mais à présent il souriait, goguenard, au commandant. En effet, les mandarins militaires ne jouissaient pas du respect qui était dû aux mandarins civils, car ils ne devaient leur rang qu'à leur force physique. Et Monsieur Ngô, négociant influent, n'était point intimidé par le pouvoir brutal du commandant Quôc. Sous l'affront, celui-ci se leva d'un air menaçant.

Le mandarin Tân agita la main en signe d'apaisement.

— Y a-t-il eu d'autres plaintes officielles, Maire Lê ?

Le maire, homme maigre et voûté, fit mine de classer les rouleaux étalés devant lui et répondit d'un air vague :

— A ma connaissance, personne n'en est mort, Maître. Mais sans doute les dernières pluies ont-elles rendu les bâtiments plus fragiles.

— En tout cas, les malheureux qui seraient tombés dans quelque trou puant du temple ne seraient pas venus vous faire part de leurs mésaventures, Maire Lê, fit le maître d'école Ba.

L'entrepreneur Ngô caressa doucement sa barbe épaisse et soyeuse. D'un noir lustré, elle était à peine striée de quelques traits argentés, et était taillée assez court, à la mode des Indes. Avec ses sourcils tourbillonnant vers les tempes et son nez large, Monsieur Ngô faisait penser à un tigre mécontent. Le bruit courait que, ennemi des tergiversations, il jouait sur son apparence impressionnante pour imposer ses idées : sous le discours courtois perçait un esprit intransigent qui avait fait de l'homme un entrepreneur fortuné et respecté. A présent, il embrassait du même regard froid ses deux adversaires, mais dit d'une voix aimable :

— Il suffit de le remettre en état, vous verrez. Moi, je vois que quelques réparations du toit et du grand vestibule permettront de lui redonner un air sérieux. De plus, on pourrait en profiter pour aménager les jardins dont raffolent les dames en visite.

Maître Ba railla :

— On voit bien un entrepreneur à l'œuvre, ma parole. Vous parlez bien, Monsieur Ngô, et vous avez des idées en abondance. Et je suppose que vous proposerez vos services pour la rénovation du temple ?

Monsieur Ngô rougit violemment. Il pencha le buste en avant, accentuant sa ressemblance avec un fauve aux épaules rondes et au torse épanoui.

— Je suis entrepreneur, certes, et c'est pour cela que j'ai des idées novatrices. On ne m'appellera pas

pour démolir ce qui existe, mais pour le transformer en quelque chose de meilleur, de plus esthétique...

— En somme, vous transformez de vieilles pierres en de brillantes ligatures de sapèques, interrompit le commandant Quôc.

— Il suffit ! s'exclama le mandarin Tân. J'ai mieux à faire que d'écouter vos querelles intestines. La question est de savoir si ce temple représente un danger pour la population.

Aurais-je le temps d'aller voir par moi-même ? se demanda le mandarin Tân. Mon prédécesseur, surpris par la mort pratiquement le pinceau en l'air, a laissé ouverts quelques dossiers qui traînent encore sur la table de travail, et dont le classement devient urgent. C'est déplorable.

— Connaissez-vous un employé de la ville assez fiable pour faire un rapport sur l'état du temple ? demanda-t-il au maire Lê.

Celui-ci lui chuchota à l'oreille :

— Il y a bien ici Monsieur Sam, qui était employé aux Archives de la ville. Cependant, il exerce à présent la fonction de secrétaire pour l'entrepreneur Ngô, ce qui risquerait d'entacher son impartialité.

— Son travail vous donnait-il satisfaction alors ?

— Oh oui, Maître, je ne saurais trop vous vanter sa compétence et son intuition.

Le mandarin jaugea du regard le secrétaire de Monsieur Ngô, qui prenait consciencieusement des notes depuis le début du conseil. Il lui trouva le visage clair et intelligent. Prenant le risque, il lui dit :

— Monsieur Sam, j'aimerais que vous fassiez l'inventaire de tout ce qui peut menacer de près ou de loin la santé ou la vie d'un visiteur du temple. Bien sûr, je compte sur votre impartialité : ce travail vous est

demandé en votre qualité d'ancien employé des Archives. Suite à ce rapport, je ferai appel à ce comité pour décider de la démarche à prendre. Quelques faux pas de visiteurs maladroits ne suffiront pas à condamner tout un temple.

Le jeune homme s'inclina respectueusement, et sa longue tresse lui frôla la joue.

— Oui, Maître, je commencerai mes investigations dès demain.

Mais le commandant Quôc n'avait pas dit son dernier mot. Se faisant encore plus grand sur sa chaise, il lança :

— Alors sachez, Maître Tân, que les moines sont réputés pour être violents envers la population, et qu'ils effraient les visiteurs non avertis.

— Quoi ? Que dites-vous ? demanda le mandarin, surpris.

Il se pencha vers le militaire et le regarda de ses yeux aigus.

— Il est arrivé que des moines prennent à partie quelque mendiant et le délogent à coups de bâton sous prétexte qu'il donne une mauvaise impression de leur temple, fit l'officier d'un ton péremptoire. Que se passerait-il si ces bonzes décidaient de venir en ville et de faire usage de leur force ? On ne peut laisser ces gens frapper impunément le peuple, ou alors que faisons-nous de nos propres lois ?

Maître Ba prit le ton d'un conteur qui a une histoire savoureuse à narrer.

— Je vous rapporte la mésaventure qui est arrivée à l'orfèvre Hoa. Un soir, il était passé au temple pour brûler quelques bâtons d'encens pour renouer avec la fortune. Mais il pria avec tant de ferveur, qu'à son départ il faisait déjà nuit. Il eut du mal à retrouver son

chemin, et erra quelque temps entre les énormes statues de lions de la cour. Tout à coup, une ombre se dresse devant lui, et en clignant des paupières, il distingue un homme en robe de bonze. Mon ami demande le chemin pour sortir, mais l'autre ne dit rien. Il le fixe avec un regard de braise, et Monsieur Hoa voit les reflets de ses colliers dans les yeux sombres du moine. Il a une respiration saccadée et il fait un pas vers l'orfèvre. Ses prunelles sont presque dorées, tant il regarde ses bijoux.

Le maître d'école Ba fit une pause stratégique, se délectant de l'effroi de l'assemblée.

— Alors là, l'orfèvre Hoa n'en peut plus : il ôte sa plus grosse bague, et il la jette dans un brasero pour distraire le bonze. Pendant que l'autre suit l'objet des yeux, il en profite pour s'enfuir dans la nuit. Mais, il m'a assuré que sans sa vivacité d'esprit, il aurait été proprement détroussé par ce moine sur place et sans attendre.

— Ah, voilà qui est curieux, dit le mandarin Tân, regardant les notables.

Le commandant Quôc conclut :

— Il faut disperser cet ordre contestable, car il devient plus que gênant. Les honnêtes citoyens ont autre chose à faire que de jeter leurs bagues dans les braseros, vous serez d'accord avec moi. Qu'on refoule ces bonzes violents plus haut dans les montagnes, où ils pourront sévir à leur guise. Il n'est pas bon que dans le chef-lieu, il y ait des individus pouvant user de leur force et assez aguerris pour contrer notre garnison.